

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)[129. Val-Richer, Jeudi 13 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

129. Val-Richer, Jeudi 13 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours du for intérieur](#), [Histoire \(France\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Vie familiale \(François\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1838 (4 août - 4 novembre)

[136. Paris, Dimanche 16 septembre 1838, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) est une réponse à ce document

[137. Paris, Lundi 17 septembre 1838, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1838-09-13

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Je prends mon courage à deux mains ce matin pour nous dire à tous les deux que je ne puis aller à Paris ce mois-ci.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°166/196-197

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 389, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites(Hennequin/XIXe siècle), IV/10-14

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

129 Jeudi 13. 6 h. et demie

Je prends mon courage à deux main ce matin pour nous dire à tous les deux que je ne puis aller à Paris ce mois-ci. Je ne pense pas à autre chose depuis quinze jours. Il n'y a pas moyen. Ma mère et mes enfants ne comprendraient pas pourquoi je les quitte. Je les ai beaucoup quittés cet été, pour Paris, pour Caen. Ils ont besoin de moi. Ils s'étonneraient et s'affligerait. Je ne veux pas les affliger sans dire pourquoi.

Je suis dans le feu des visites. M. Duvergier de Hauranne sera ici samedi. J'attends, M. Rassi tous les jours. La Duchesse de Broglie qui devait venir aujourd'hui est dans son lit avec un peu de fièvre de rhume. Son mari viendra sans elle la semaine prochaine. Elle viendra à la fin du mois. Le Préfet du département et sa femme doivent venir aussi. Ma maison n'est pas assez grande pour recevoir beaucoup de monde à la fois. Il faut que je les distribue dans le temps ne pouvant les réunir dans l'espace. Comment dire à toutes les personnes que je ne puis pas les recevoir parce que je m'en vais ?

Et puis voici ma dernière raison, la plus faible mais que je vous dis pour vous tout dire. Je travaille. On m'offre beaucoup d'argent de cette histoire de France que je raconte à mes enfants. Je l'écris. Je voudrai rapporter à Paris un manuscrit déjà un peu long. J'ai besoin d'argent. Celui-là me convient. Je vous ai tout dit excepté mon chagrin. Et mon chagrin, je ne sais pas vous le dire, si j'étais sûr que vous ne croirez pas le vôtre plus grand que le mien, que vous ne serez pas méfiant, injuste ! Mais je n'en suis pas sûr. J'ai le cœur malade. Cela passera ! Cela passera quand nous serons rétablis l'un près de l'autre, quand nous nous serons tout dit quand la parfaite confiance ne sera plus un besoin, mais une habitude. L'hiver, l'hiver.

J'ai touché hier en vous écrivant, mais à peine, mais comme on touche quand on a peur à ma tristesse et à sa vraie cause. Notre affection est intime, bien intime ; mais le lien qui nous unit est bien faible, bien léger. Il y a, entre notre vraie relation, et notre relation apparente autre nos cœurs et notre situation, un contraste, une distance, un abyme qui font trembler. Et qui rendent tant de choses impossibles ! Il faut du temps, beaucoup de temps. Le temps peut beaucoup sur ce mal là. Quand bien du temps, aura passé sur nous, il nous aura si complètement révéler, si clairement prouvés l'un à l'autre, que toute méfiance, toute agitation disparaîtra, comme toute obscurité. Le mal de la privation pourra exister, non celui du doute. Et puis le temps rend l'intimité naturelle, et toutes ses preuves extérieure. Le lien le plus faible, selon le monde devient fort quand il a duré, aussi selon le monde. Un jour viendra où le monde, tout le monde, dans ma maison comme dans votre salon trouvera tout simple que nous soyons nécessaires l'un à

l'autre, que nous ne puissions nous passer de la société l'un de l'autre. On ne nous connaîtra pas mieux mais on nous acceptera sans nous connaître. Que les gens qui le trouveront tout simple alors, seraient étonnés aujourd'hui, s'ils voyaient dans le fond de mon âme, s'ils y voyaient ce que vous êtes pour moi, et mon plaisir près de vous, et mon vide, loin de vous, et ma préoccupation de vous, et de quelle importance est pour moi tout ce qui va à vous et tout ce qui en vient ! Ah, croyons, croyons bien du moins l'un ou l'autre, dearest ; quand nous sommes séparés, la foi seule peut nous sauver. Je ne vous parle pas d'autre chose aujourd'hui. Je n'ai cœur à rien.

9 h. 1/2

Je n'ajoute rien. Adieu. Il y a une tendresse de la tristesse. Mais j'aime mieux l'autre. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 129. Val-Richer, Jeudi 13 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-09-13

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 12/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1520>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettreJeudi 13 septembre 1838

Heure6 h et demie

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

Je prends mon courage à deux mains ce matin pour vous dire à tous le deux que je me suis allé à Paris ce mois-ci. Je ne pense pas à autre chose depuis quinze jours. Il n'y a pas moyen. Ma mère et mes enfants ne comprendraient pas pourquoi je les quitte. Je les ai beaucoup quitté ce été, pour Paris, pour lacon. Ils ont besoin de moi. Ils s'étonneraient et s'affligeront. Je ne vous parle affliger sans dire pourquoi. Je suis dans le feu de visites. M^r Duvergier de Hauranne sera ici samedi. J'attends M^r Ross toute la journée. La duchesse de Braglie, qui devait venir aujourd'hui, est dans son lit avec un peu de fièvre de rhume. Son mari viendra dans elle la semaine prochaine. Elle viendra à la fin du mois. Le bruit du département et de la femme doivent venir aussi. Ma maison n'est pas assez grande pour recevoir beaucoup de monde à la fois. Il faut que je la distribue dans le temps, ne pouvant la débrouiller dans l'espace. Comment dire à toutes les personnes que je ne puis pas les recevoir parce que je n'en vais ? Et puis, avec ma dernière raison, la plus forte, mais que je vous dis pour vous tout dire. Je travaille. On m'offre beaucoup d'argent de cette histoire.

de France que je raconte à mes enfans. Je l'écris. Je voudrai ~~le~~ ^{estimer} rapporter à Paris un manuscrit déjà un peu long. J'ai quand il
besoin d'argent. Celui-là me convient.

Je vous ai tout dit, excepté mon chagrin. Le mon chagrin, je ne sais pas, vous, le dire. Si j'écris ^{je} que vous me croirez pas le vôtre plus grand que le mien, que vous me direz pas, méfiant, injuste ! Mais je m'en suis pas rendu. J'ai le cœur malade. Cela passera. Cela passera quand nous deux serons rétablis l'un près de l'autre, quand nous nous serons tous dit, quand la parfaite confiance ne sera plus un besoin, mais une habitude. L'hiver, l'hiver ! J'ai touché hier en vous écrivant, mais à peine, mais comme on touche quand on a peur, à ma tristesse et à sa vraie cause. Notre affection est intime, bien intime ; mais le lien qui nous unit est bien folâtre, bien léger. Il y a, entre notre vraie relation et notre relation apparente, autre nos idées et notre situation, un contraste, une distance, un abîme qui font trembler. Ce qui rendent tant de choses impossibles ! Il faut du temps, beaucoup de temps. De temps, peut beaucoup sur ce mal là. Quand bien du temps aura passé sur nous, il nous aura si complètement révolté, si clairement prouvé l'un à l'autre, que toute méfiance, toute agitation disparaîtra comme toute obscurité. Le mal de la privation pourra exister, non celui de l'oubli. Le péril du temps rend l'intimité naturelle, et toute les preuves

Qui estivera. Le lieu le plus foible, selon le monde, devient fort
quand il a duré, aussi selon le monde. Un jour viendra où le
monde, tout le monde, dans ma maison comme dans votre salon,
trouvera tout simple que nous soyons nécessaires l'un à l'autre,
que nous ne puissions nous passer de la société l'un de l'autre,
que nous nous connaissons彼此, mais on nous acceptera pour
nous connaître. Que les gens qui le trouveront tout simple
alors devront étonné aujourd'hui. Ils voyaient dans le fond
de mon ame, il y voyaient ce que vous êtes pour moi, &
mon plaisir près de vous, et mon vide loin de vous, et ma
préoccupation de vous, et de quelle importance est pour moi
tout ce qui va à vous et tout ce qui en vient ! Ah, crayon,
croquis, bien des mœurs l'un en l'autre, dévoués ; quand nous
sommes séparés, la foi toute pure nous sauvera.

Je ne vous parle pas d'autre chose aujourd'hui. Je n'ai rien
à rien.

9 h. 1/2

Le
lundi
viller,
me,
le mal
le pénit
er

Le n'importe rien. Adieu. Il y a une tendresse de la tendresse.
Mais j'aime mieux l'autre. Adieu. 